

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

IV

LES INGÉNOSITÉS D'UN AMOUREUX

Alfred n'osait plus retourner à l'église de Marguerite, ni se promener souvent par les rues de la ville où elle avait l'habitude d'aller en traîneau. Ses batteries étaient démasquées de ce côté-là ; il fallait les établir d'un autre côté. Il se rappela alors qu'Annie avait dit que Mme Spierling et Mme Spencer allaient souvent visiter un marin blessé, qui demeurait sur le bord de la rivière.

Il eut vite trouvé ce qu'il cherchait.

C'était une maison basse, toute noire, au milieu d'un bloc enfumé, deux marches à moitié disloquées, une porte basse mal close, à côté d'une fenêtre étroite, et deux autres au premier étage, qui s'ouvraient sous le toit. La rue était large, spacieuse même, mais elle avait un aspect sale, morne et triste, surtout sous le ciel gris d'hiver. Ses maisons basses aux façades noires semblaient suinter l'humidité et formaient un curieux contraste avec les nappes de neige immaculée qui s'inclinaient en souriant sur les pentes des toits. La chaussée, les trottoirs étaient tout jaunes avec, ça et là de larges taches noires, laissées par le débarkement du charbon.

Au fond de quelques coins, on apercevait des entassements blancs ayant aux flancs de larges saignées, noires où de grands fourgons venaient s'emplier à tour de rôle pour porter dans la ville leurs livraisons habituelles.

Ils marquaient leur passage par un arrosage de poussière noire dont les facettes reluisaient dans la neige comme autant de diamants sur le satin blanc d'un écrin. Des fourgons-traîneaux gisaient sur le bord des trottoirs, boiteux, éclopés, disloqués, à moitié enfouis dans la neige, comme des blessés après la bataille ; puis, de distance en distance, de grands arbres à l'écorce noire, mouchetée de blancs, tordaient leurs branches mousseuses dans un effort désespéré pour se raccrocher à la vie qui semblait vouloir les abandonner.

C'était mélancolique au dernier degré.

Tout était silencieux dans cette rue déserte aux portes et aux fenêtres soigneusement fermées.

Des bandes de moineaux affamés s'abattaient sur la chaussée pour pécoter, puis au passage d'un cheval ou d'un chien, s'envolaient sur les branches des arbres pour se rabattre de nouveau, tout cela sans pousser le moindre cri. Seul, le tintement des grelots et le son mât des traîneaux glissant sur la neige jetaient une note de vie dans ce paysage de mort.

Alfred avait poussé la porte du marin et était entré dans un étroit corridor, où un gamin était venu à sa rencontre.

C'était un garçon d'une quinzaine d'années environ, fluët, grand, un peu maigre mais à la figure fraîche et intelligente, où errait une ombre de mélancolie.

— Puis-je voir M. Smithson ?

— C'est mon père, monsieur, répondit le gamin, veuillez me suivre.

Alfred le suivait au fond du corridor.

Ils entrèrent dans une chambre un peu obscure où des reflets de neige passaient à travers les carreaux de l'unique fenêtre. Le mobilier était commun, un de ces mobiliers modernes, découpés à la vapeur, qui coûtent relativement peu et ont cependant une certaine élégance : une commode de bois blanc, peinte en jaune, comme imitation de vieux chêne, avec des filets noirs. Trois tiroirs

s'y superposaient avec des grappes de raisins noirs en bois, pour poignées. Au dessus, un grand miroir avec une ligne de fêlure, par suite d'un accident de déménagement, sans doute, oscillait autour d'un pivot horizontal, puis quelques chaises de bois, peintes en noir avec des raies jaunes, une berceuse cannelée, assez présentable, une table couverte d'une toile cirée rouge, un peu usée aux bords, mais encore assez convenable. La tapisserie, semée de fleurs multicolores, était usée en plusieurs endroits et l'on y avait collé des images, des chromos, des gravures empruntées aux journaux illustrés, pour cacher la moitié du plâtre. Quelques petits tableaux étaient suspendus aux murs, de ces tableaux qu'on trouve dans toutes les familles anglaises, de charmants dessins de tapisserie faits par la main des jeunes filles, où flambaient en lettres multicolores des inscriptions comme celle-ci : *Home sweet home, In God we trust*, etc.

Le tapis était rapiécé, usé en bien des endroits, mais ses fleurs d'un rouge sombre, bien que pâlies par l'usage, plaisaient encore à l'œil. Une grande propreté régnait dans toute cette chambre. On y reconnaissait partout la main expérimentée d'une ménagère soigneuse.

Le lit, d'un bois très commun, avait presque un air d'élégance, avec son couvre-pieds, vrai chef-d'œuvre de mosaïque, composé de mille morceaux de couleurs différentes, qu'on appelle *crasy work*. Une tête basanée, à la barbe et aux cheveux gris, se profilait en relief sur la blancheur des oreillers.

C'était, malgré la maladie, une tête expressive, aux traits très énergiques et accentués, la bouche aux plis sévères indiquait la fermeté de caractère, tandis que deux yeux verts pleins de douceur tempéraient ce que le reste de la physionomie pouvait avoir de trop rude.

Lorsque Alfred entra, le malade eut un mouvement de surprise.

Sa femme, qui était assise à son chevet, se leva pour aller au devant du visiteur.

C'était une femme d'un aspect agréable.

Les rides précoces qui sillonnaient son visage attestaient les nombreuses épreuves par lesquelles elle avait dû passer ; mais en dépit des ravages causés par la souffrance, et du voile de tristesse qui la recouvrait, cette physionomie avait un air de fraîcheur et de bonté qui faisait bon à voir. Cette femme était vêtue d'une robe d'étoffe brune, très simple, mais propre ; ses cheveux, encore épais, quoique mélangés de fils d'argent, étaient noués sur la nuque en un volumineux chignon. Une troupe d'enfants se pressaient autour d'elle, tous frais, joufflus, paraissant en bonne santé.

— Madame, dit Alfred, j'ai appris que votre mari était malade et quoique n'ayant pas l'honneur de vous connaître, j'ai pris la liberté de venir vous rendre visite.

— C'est trop d'honneur pour nous, monsieur, soyez le bienvenu.

Alfred alla droit au malade, qui s'était relevé légèrement sur l'oreiller.

— Eh bien, monsieur, Smithson, j'ai appris que vous avez été bien malade ; mais je vois avec plaisir que vous allez beaucoup mieux maintenant.

— Oh ! oui, cela va beaucoup mieux, et cependant cela n'ira jamais bien peut-être, car il est probable que je ne pourrai plus reprendre la mer.

— Comment cela ?

— Je crains de rester un peu estropié. Or, vous le savez, dans notre métier de marin, il faut des hommes solides.

— Oui, je le sais ; mais vous exagérez peut-être la gravité de votre situation.

— Oh ! non, je vous assure, j'envisage les choses en vrai marin, habitué à toutes les adversités ; mais cette secousse a été si rude, voyez-vous, que je crains de ne pouvoir pas m'en relever facilement.

— Vous avez failli vous noyer.

— Si ce n'était que cela, ce ne serait rien, l'eau, les vagues, le vent, le froid, tout cela me connaît, mon cher monsieur ; mais on a beau avoir la carcasse dure, vous comprenez qu'elle ne peut pas lutter contre un rocher sans recevoir quelques avaries.

— Racontez-moi cela, s'il vous plaît, si ça ne vous fatigue pas trop.

— Avec plaisir, monsieur, cela ne me fatigue nullement. Vous vous rappelez la tempête ter-

rible que nous avons eue, il y a trois semaines passées.

— Oui, parfaitement. Ça été un temps bien dur pour les pauvres marins qui se trouvaient au large.

— Justement. C'était pendant la nuit, une nuit noire, presque sans étoiles ; le vent soufflait du nord-est, un vent terrible, s'élevant par bourrasques et froid, à couper la figure. La mer était démontée comme je l'ai rarement vue. Notre barque ne filait pas sur l'eau, elle sautait sur la crête des vagues et bondissait avec l'écume. Incapables de diriger notre marche, nous savions que tôt ou tard nous allions être infailliblement jetés à la côte, et nous attendions avec anxiété ce moment suprême. Il arriva bientôt. Tout à coup, un choc violent coucha notre barque sur le flanc et nous jeta à la mer, au dessus d'un banc de rochers. Nous nous échappâmes à la nage, tout l'équipage, fort heureusement, et c'est là que j'ai été ballotté et blessé sur les rochers.

— Vous oubliez quelque chose dans votre récit, il me semble, fit Alfred.

— Quoi donc ?

— Le camarade que vous avez sauvé. C'est même en vous jetant à l'eau de nouveau pour le sauver que vous avez été blessé, si je ne me trompe.

— C'est bien cela ; mais il n'y a rien là-dedans que de très naturel, j'ai fait pour un de mes camarades ce que lui-même ou tout autre aurait fait pour moi dans les mêmes circonstances.

— Je veux bien le croire, dit Alfred, mais le fait est que vous avez été victime de votre dévouement.

— Que voulez-vous ? fit le marin d'un air de résignation philosophique.

— Et vous craignez que vos contusions ne vous empêchent de travailler ?

— Non, pas absolument. J'espère bien qu'avant longtemps je serai capable de faire quelque chose, mais je crains qu'il ne me faille dire adieu à la mer pour toujours. Vous savez, à mon âge, on n'apprend pas facilement un métier et, comme vous voyez, nous avons beaucoup de bouches à nourrir.

Et de ses doigts amaigris par la maladie, il montrait le groupe de ses enfants entourant le poêle tout reluisant où flambait un bon feu.

— Oh ! ne vous tourmentez pas, dit Alfred, vous avez des personnes qui s'intéressent à vous, et certainement elle vous donneront un coup de main.

Pais, craignant d'avoir été trop loin :

— Excusez-moi de vous avoir parlé ainsi.

— Oh ! il n'y a pas de quoi, monsieur. J'ai ma fierté, certainement ; si j'accepte des services, c'est que je ne puis faire autrement, c'est surtout pour ma famille et je n'ai pas honte d'en exprimer ma reconnaissance. Tenez, par exemple, vous connaissez sans doute Mme Spierling et Mme Spencer ?

— Oui, un peu.

— Eh bien ! je ne saurais vous dire toute la reconnaissance que j'éprouve pour ces dames. Elles sont si bonnes et ont tant fait pour moi. Ce sont des anges du bon Dieu, monsieur.

— En effet, j'ai entendu dire que ces dames faisaient beaucoup de bien.

Alfred eût bien voulu mettre en avant le nom de Marguerite, mais il n'osa pas, craignant de se trahir et de donner quelques soupçons. Puis, maintenant, il ne savait plus comment offrir ses services à cette pauvre famille. Il lui répugnait de leur mettre brutalement de l'argent dans la main pour la première fois qu'il les voyait. Ils l'eussent accepté certainement ; la misère n'a pas de ces scrupules, mais lui les avait par amour-propre. Cependant, il finit par trouver quelque chose.

— M. Smithson, dit-il en souriant, il est grand temps que je vous informe du motif de ma visite. D'abord, je suis venu pour m'informer de l'état de votre santé, et ensuite pour une petite affaire que voici : J'ai besoin d'un jeune garçon, principalement pour faire des courses en ville et se rendre utile au magasin ; j'ai pensé que cela pourrait convenir à votre fils aîné.

Louis Tessa